

Julien Vincent

Jeremy N. Morris, *F.D. Maurice and the Crisis of Christian Authority*, Oxford, Oxford University Press, 2005, 238 p. ISBN : 0-19-926316-7. Relié : 53 livres sterling ; broché : 17 livres sterling.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Julien Vincent, « Jeremy N. Morris, *F.D. Maurice and the Crisis of Christian Authority*, Oxford, Oxford University Press, 2005, 238 p. ISBN : 0-19-926316-7. Relié : 53 livres sterling ; broché : 17 livres sterling. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 32 | 2006, mis en ligne le 12 juillet 2006. URL : <http://rh19.revues.org/index1117.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848
<http://rh19.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rh19.revues.org/index1117.html>
Ce document est le fac-similé de l'édition papier.
Tous droits réservés

Jeremy N. MORRIS, *F.D. Maurice and the Crisis of Christian Authority*, Oxford, Oxford University Press, 2005, 238 p. ISBN : 0-19-926316-7. Relié : 53 livres sterling; broché : 17 livres sterling.

De toutes les questions discutées par les historiens de la nation en Grande-Bretagne au XIX^e siècle, la religion est peut-être la plus centrale. Elle est aussi la plus mal connue de ceux qui, comme c'est le cas d'un nombre croissant d'historiens français, portent un regard intéressé mais extérieur sur l'historiographie de la *Britishness* (ou « britannicité »). Depuis Linda Colley, les chercheurs insistent avec raison sur les tensions entre les identités anglaise, écossaise ou galloise, sur l'importance de l'empire et des colonies, ou encore sur la rivalité culturelle entre protestantisme britannique et catholicisme français. Si ces thèmes issus du XVIII^e siècle continuent de traverser tout le XIX^e siècle, la question nationale, à partir des années 1830, est peut-être d'abord celle du statut de l'Église établie dans un pays où l'union politique des quatre nations du royaume ne se traduit pas par une union religieuse, et où l'Église d'Angleterre est de plus en plus concurrencée par les catholiques et les *dissenters* (protestants ayant rompu avec l'Église établie). Tout en cherchant à rénover l'état des connaissances sur un grand intellectuel anglican de la première moitié du XIX^e siècle, l'ouvrage de Jeremy Morris poursuit une réflexion sur les rapports entre religion et identité nationale qui avait déjà été entamée par John Wolffe dans *God and Greater Britain: Religion and National Life in Britain and Ireland* (Londres, Routledge, 1994).

L'auteur, qui débute sa réflexion non pas dans les années 1820, comme on aurait pu s'y attendre, mais avec la Révolution française, veut replacer la doctrine ecclésiastique de Frederick Denison Maurice (1795-1866) dans une chronologie longue : l'anglicanisme victorien, explique-t-il (p. 28), doit se comprendre comme une lutte ininterrompue, couvrant l'ensemble du XIX^e siècle, sur la nature d'une Église nationale. Ce guide de lecture doit permettre de renouveler notre compréhension des trois aspects pour lesquels le disciple de Coleridge est le mieux connu des historiens : comme l'auteur de *The Kingdom of Christ* (1842), comme le leader du mouvement *Christian Socialist* de 1848, et enfin comme le représentant d'une théologie qui fut violemment contestée, notamment lors de son renvoi du King's College de l'université de Londres (1853) puis de sa controverse avec Henry Longueville Mansel (1858-59). Si les deux premiers thèmes sont remarquablement traités, le troisième volet de cette étude semble moins convaincant.

Suivant les injonctions de Pietro Corsi et d'autres historiens, Jeremy Morris refuse de supposer l'existence d'un parti dit de « l'Église élargie » pendant la période 1820-1850, puisque le terme (*Broad Church*) ne fut effectivement introduit dans le vocabulaire religieux et politique qu'en 1853, afin de distinguer les partisans d'un large consensus des positions plus intransigeantes des

partisans de la Haute et Basse Églises (*High et Low Churchmen*). L'auteur préfère décrire Maurice à partir de son propre vocabulaire, comme un théoricien de la « catholicité du protestantisme » qu'il voyait à l'œuvre à travers l'histoire du christianisme dans *The Kingdom of Christ*. C'est cette catholicité (indissociable de la volonté de restaurer la vocation nationale de l'Église établie) qui permettrait de comprendre les positions souvent fluctuantes de Maurice sur différents points de doctrine ou de liturgie : défenseur des Trente-Neuf Articles de la foi anglicane, du *Livre des prières* et du baptême infantile (contesté par certains protestants), Maurice voulait surtout qu'ils ne soient pas utilisés à des fins sectaires, et était prêt pour cela à divers accommodements (p. 121). Mais l'auteur montre également que Maurice, précisément parce qu'il était l'un des principaux critiques de l'idée de « partis ecclésiastiques », contribua paradoxalement à les faire émerger, préparant la taxinomie conflictuelle des années 1850.

Après avoir déconstruit la lecture rétrospective de Maurice comme *Broad Churchman*, l'auteur propose de soumettre la catégorie de *Christian Socialism* au même traitement critique, afin d'apporter une réponse aux difficultés souvent rencontrées par les historiens pour situer le théologien dans les controverses politiques de son temps. S'appuyant sur une analyse du contexte de 1848 attentive aux circonstances locales du West End cosu de Londres autant qu'aux révolutions européennes, il met bien en valeur toute la distance qui sépare Maurice de socialistes comme John Malcom Ludlow (qui, francophone par sa mère, était proche des idées de Philippe Buchez, Louis Blanc, et Félicité de Lamennais). L'engagement derrière la bannière du *Christian Socialism*, pour Maurice, n'était pas politique mais devrait plutôt se comprendre comme un travail de « traduction » et d'application d'une ecclésiologie forgée, dès les années 1830, à la question sociale émergente. De la sorte, Maurice ne faisait qu'adapter à un contexte nouveau sa volonté déjà ancienne de faire de l'Église anglicane l'église de tous.

Dans les années 1850 et 1860, l'influence combinée du kantisme théologique de Mansel (qui prônait une séparation plus marquée entre la science et la foi), du criticisme biblique (qui proposait une lecture historique des textes sacrés), et des idées de Darwin, poussèrent Maurice à explorer les fondements théologiques de cette ecclésiologie en rejetant la distinction traditionnelle entre religion naturelle et religion révélée. C'est sur la base de ce postulat que l'auteur part à la recherche d'une doctrine trinitaire et d'une christologie dont on peut regretter qu'il les présente, dans un esprit trop différent des chapitres précédents, comme des « anticipations » des idées des théologiens de *Lux Mundi* (1889) ou de la Christian Social Union (1889-1914) comme John Richardson Illingworth, Robert Campbell Moberly ou Charles Gore (pp. 174 et 179). En effet, ce dernier chapitre semble rabattre sur le milieu du XIX^e siècle une doctrine qui ne prit véritablement forme qu'à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Il est possible qu'une étude plus

détaillée de la mémoire et des usages posthumes de Maurice aurait conduit à mieux comprendre ces aspects de sa pensée; et qu'une attention plus grande au contexte immédiat de ses sermons, à l'ambiance des dimanches matins de ce très grand prêcheur, à son ancrage institutionnel et universitaire et à la personnalité d'un professeur dont le charisme impressionnait souvent davantage que son intellect, aurait fourni un éclairage intéressant sur les « contradictions » qui semblent traverser ses écrits ou sur le caractère « non systématique » de son œuvre.

Cet ouvrage stimulant et incisif n'en est pas moins une remarquable introduction à un débat important de l'époque victorienne qui propose un regard original sur l'historiographie de la *Britishness*. Il renouvelle la lecture de Frederick Denison Maurice en l'intégrant aux débats historiographiques contemporains.

Julien VINCENT

Hera COOK, *The Long Sexual Revolution. English Women, Sex, and Contraception. 1800-1975*, Oxford, Oxford University Press, 2004, 412 p. ISBN : 0-19-925239-4. Relié : 45 livres sterling; broché : 24 livres sterling.

Hera Cook, historienne, *lecturer* à l'université de Birmingham au Royaume-Uni, s'attache à éclairer les transformations de la sexualité britannique de 1800 à 1975 en montrant l'importance du développement de la contraception qui permet de dissocier sexualité et reproduction. Certes, le propos n'est pas nouveau et la sexualité est un objet d'étude historique depuis déjà quelques décennies. Hera Cook est cependant représentative d'une nouvelle génération d'historiennes et d'historiens (malheureusement encore bien plus anglo-saxonne que française), immergée depuis le début de ses études dans un enseignement du genre (*gender studies*), pour laquelle sexe et genre sont socialement construits.

Le livre concerne essentiellement le XX^e siècle mais les développements sur le XIX^e siècle sont nombreux et novateurs sur un certain nombre de points. Prenant en effet pour base première de son travail des statistiques démographiques, des archives ou des rapports émanant de lieux divers concernant la population, Hera Cook en tire des hypothèses qu'elle complète ensuite et confirme par d'autres écrits : journaux, correspondances et livres imprimés de toutes sortes. Elle insiste ainsi sur le poids particulier que fait peser l'exceptionnel taux de fécondité des deux premières décennies du XIX^e siècle sur les femmes britanniques : un point d'apogée est ainsi atteint en 1816 avec huit enfants par femme mariée. En déclinant un certain nombre d'arguments, Hera Cook propose alors l'hypothèse selon laquelle les femmes anglaises mariées ont cherché à faire baisser le nombre d'enfants *parce que*